

Petites histoires d'auto explicitation

Maryse Maurel

« C'est très difficile de prononcer la pensée ». Yves Klein, exposition *Corps, couleurs, immatériel*, Beaubourg 5 octobre 2006-5 février 2007. J'ai visité cette exposition le jeudi soir du stage avec Jacques et Mireille. Nous y avons rencontré un exemple magnifique de réduction avec les anthropométries de Klein. Klein demande à son modèle de s'enduire de peinture et de se coller contre une toile. Par ce procédé, la vision naturelle et spontanée d'un corps humain est suspendue, elle est remplacée par la vision des traces que les saillances de ce corps impriment sur la toile. Il nous fait regarder les corps autrement.

Mais là n'est pas mon propos.

Cela fait six mois maintenant que l'intention est en moi d'écrire quelque chose à propos de mes tentatives d'auto explicitation, que j'y pense très souvent, que cette intention me travaille et que je n'arrive pas écrire ce que je voudrais écrire. Mais est-ce que je sais seulement ce que je veux écrire ? C'est comme si je croyais que ce que je veux écrire est déjà là, prêt à être tapé et qu'il me suffirait de taper sur le clavier pour produire un texte visible et lisible. Je sais par expérience que les choses ne se passent pas comme cela, que c'est l'écriture qui me permet d'organiser mes idées, d'en faire émerger d'autres et que ce travail m'étonne et me surprend chaque fois. À condition d'avoir les mots pour commencer à le dire. Alors je vais me contenter d'écrire ce qui va venir. Je vais me laisser faire dans le prolongement de ce stage merveilleux que Pierre nous a offert en décembre 2006. En forme de témoignage.

Ce texte est une reconstruction après coup. Je n'ai pas tenu de journal, j'ai pris très peu de notes, mal écrites, inorganisées. Durant ces six mois, je n'ai pu que jeter quelques phrases sur des bouts de papier, quelques autres sur mon ordinateur, mais presque tout est encore dans ma tête.

Mon but aujourd'hui est d'identifier les moments importants, pour moi, qui rendent compte des étapes structurantes de mon évolution pendant ces six mois. Poser un texte pour

dépasser les obstacles, utiliser Expliciter comme point d'appui, et peut-être partager quelques expériences avec vous.

L'appel de juin

En juin, Pierre nous envoie un petit courriel :

« Bonjour à tous, dans mes articles récents ("Sens se faisant", "Esquisse d'une méthode de dessin de vécu", "Rétention, passivité, intention éveillante"), je reviens sans cesse sur le "se demander" comme base de la méthode d'auto explicitation, et sur la nécessité d'en avoir fermement l'intention, d'avoir une visée à vide certes mais volontaire, et de dépasser l'étape de "l'effroi".

Il est possible que cette façon de décrire les choses reflète en partie ma propre psychologie, le témoignage que vient de m'envoyer Béatrice Cahour (joint plus bas) montre que ces phases de l'expérience ne sont pas modulées de la même manière pour elle et pour moi. Aussi, je me tourne vers vous pour solliciter un témoignage (quelques paragraphes, voire une page ou deux tout au plus) sur votre expérience de la visée à vide, par exemple dans un moment de visée de remémoration : quel rôle joue pour vous le caractère décidé, volontaire dans la mise en oeuvre effective de cette visée ? Dans sa réussite ? Avez-vous l'expérience de l'effroi ? (N'oubliez pas que cet "effroi" peut se déguiser sous l'apparence d'un "je n'ai pas envie"). Pourriez-vous décrire comment se manifeste cet effroi pour vous ? Comment il vous influence ? Comment vous le dépassez ou pas ? Reste-t-il présent, même dépassé ? »

Ce courriel est arrivé pendant les journées de travail du groupe CESAME, en juin, chez moi, à Montagnac. Je n'ai pas pu répondre tout de suite, mais je peux dire qu'il a déclenché pour moi une intention éveillante. Il y avait quelque temps déjà que je voulais travailler sérieusement une auto explicitation. Voilà le bon prétexte. Dès que mes amis seront partis, je m'installerai et je répondrai. Ce que je fis. Je me suis installée. Mais de réponse point.

Le « premier » essai

Mes notes de juin 2006

« Depuis dimanche, le message de Pierre me

turlupine. Lundi, mardi, pas le temps de m'en occuper, je relis les messages de départ et je survole les témoignages déjà envoyés.

Mercredi. Je suis installée. Sur quoi m'exercer ? Ça vient très vite.

Je choisis ce que je veux évoquer et retrouver, quelque chose qui me trotte dans la tête depuis plusieurs jours et qui ne revient pas, le titre d'un poème dont nous avons parlé dans la voiture, avec Catherine et Jean-Philippe, dimanche en allant de Montagnac aux Arcs, Catherine a dit « Tu fais Google », le soir, j'ai ouvert Google, mais je ne savais plus ce que je voulais y chercher, juste avant « Tu fais Google », rien, le trou noir. Je sais que, accompagnée par un B, je pourrais le retrouver. Je décide de le chercher en auto explicitation, ce qui me donnera des éléments pour répondre à Pierre.

L'ordinateur est allumé, je m'installe.

La position de lâcher prise m'est facile et familière quand je suis accompagnée, mais je n'arrive pas à la tenir longtemps en auto explicitation (c'est ce que je crois à ce moment-là). Peu importe. Je vais bien voir. C'est l'heure de la sieste, tout est calme. À l'extérieur, la chaleur est épaisse, à l'intérieur, il fait frais, je suis bien, allons-y. Je déclenche ma visée à vide (je n'ai rien noté de plus).

D'abord l'impression de ne trouver que du reconstruit, je sais que je ne suis pas en évocation. Je sais quel jour, dans quelles circonstances, avec qui, mais quoi, je ne sais plus et c'est ce que je cherche. Qu'est-ce que je ressens ? Une immense lassitude, je n'ai pas envie de m'y coller, de me poser des questions, de me guider. À quoi bon ? En arrière-fond, je sais que je suis capable de le faire (comment je le fais ? Je n'explore pas.), Mais je n'ai furieusement pas envie de le faire. Je me secoue, ce n'est quand même pas la mer à boire, vas-y, laisse venir. Nous sommes dans la voiture de Jean-Philippe, après la visite du Musée, je conduis, Jean-Philippe est à côté de moi et Catherine derrière, nous sommes entre Quinson et Montmeyan, juste après le grand virage, dans la ligne droite, j'entends Catherine qui dit « Tu fais Google », et juste avant, rien. Ce que je cherche est ténu, insaisissable.

Je sais que ça vient quand je lâche tout en entretien, quand je me laisse guider par mon B.

Fatigant, les bras me tombent, c'est ce qui me vient pour dire cette incapacité à y aller.

Je reviens à la sortie du musée, je refais la route, je vois le tuyau après avoir pris un peu

trop vite le virage de la montée après le pont sur le Verdon. C'est de là que part la randonnée pour Saint Maxime, faite avec Catherine il y a un an, la chaleur, je m'égare sur le chemin, je retrouve l'ombre fraîche des chênes devant la chapelle, l'émeraude profonde du Verdon vu d'en haut, la descente dans des bois coupés, non, reviens dans la voiture dimanche dernier.

Je reprends le déroulement chronologique, toujours le noir au même endroit. »

Ce texte, je l'ai écrit le premier jour où j'ai fait mon exercice d'auto explicitation. Je suis revenue plusieurs fois. Toujours le noir au même endroit, toujours la même grosse fatigue et les bras qui tombent. Je n'ai rien écrit de plus que le premier jour. J'ai seulement noté que je sais que j'en suis capable, comme une incantation. Mais aucun souvenir expérientiel n'est venu pour opérer le remplissage intuitif de cette certitude, en tout cas, je n'ai rien noté.

Chaque fois que je me trouve dans l'intention de répondre à Pierre, chaque fois que je me remets devant l'ordinateur pour le faire, je retombe dans la même ornière et il ne me vient même pas à l'idée de décrire la grosse fatigue, ce qui est la demande de Pierre dans son courriel. Aujourd'hui, je le vois. Je ne le voyais pas en juin. Je nommais fatigue ce que j'éprouvais, pour moi ce n'était pas de l'effroi. Je prends un crayon et du papier. Ce n'est pas mieux.

Résultat : mon auto explicitation a échoué par rapport au but que je me suis fixé, je n'ai rien à envoyer. Je râle, mais c'est ainsi, ce que j'ai trouvé est sans intérêt. Je ne peux pas envoyer un témoignage aussi peu documenté.

Ce que je peux dire de plus après le stage
Quand Pierre passe virtuellement au tableau, le deuxième jour du stage, j'identifie immédiatement la cause de mon impuissance et de mon échec de juin, je me suis lancé un défi de mémoire. Je me suis coincée toute seule dans ce défi de mémoire, j'ai voulu à tout prix retrouver quelque chose que je n'ai pas retrouvé et je n'en suis pas sortie. J'ai créé toutes les conditions du blocage.

Au lieu de décrire mon état de grosse fatigue et de porter mon attention sur ce que j'éprouvais, au lieu de regarder ce qui se passait quand je laissais venir et de m'intéresser à ce qui advenait alors, j'en sortais, j'abandonnais, je me laissais submergée par la grosse fatigue, et les bras qui tombaient. Et je ne suis pas allée voir ce qui se cachait sous la couche de la grosse fatigue et des bras qui tombent. J'ai insisté sur le contenu, j'ai laissé de côté l'exploration de

la visée à vide et du processus. J'ai oublié la réduction.

Aujourd'hui, je me dis que j'aurais pu envoyer le petit paragraphe *Mes notes de juin*, c'était déjà un témoignage tout à fait acceptable comme réponse à la question de Pierre. Le fait de l'avoir posé m'aurait certainement permis d'aller plus loin, de dépasser mon blocage.

L'été

Pendant l'été, je repense souvent à l'appel de juin, je refais quelques tentatives, avec l'ordinateur, avec du papier et un crayon. Je décris bien la grosse fatigue, mais je ne vais pas voir ce qui se cache dessous ; de plus, je reste sur la même situation, je retrouve beaucoup de choses, mais pas ce que je voulais retrouver. Je suis toujours dans le défi de mémoire.

Je m'installe, je pense à ce poème dont je ne retrouve rien, ma visée est complètement vide, la grosse fatigue me tombe sur les épaules, les bras me tombent, il y a du noir dans ma tête, je suis comme paralysée, je ne peux rien faire.

Désespérée, je demande par courriel à Catherine si elle se souvient. Non, elle a oublié. Je décide de laisser tomber cette situation. D'en choisir une autre. Mais je ne le fais pas. Je ne trouve rien d'intéressant à décrire ! Comme si retrouver un titre de poème était une affaire vitale et passionnante ! Je ne suis pas encore décentrée du contenu. Comme ce qui se passait à Saint Eble, au début, quand nous avons essayé de saisir et de décrire les actes de l'attention ou de l'évocation.

Ce que je peux dire de plus après le stage

Je ne me suis pas créé un cadre de travail pour moi, je ne me suis pas donné un temps pour faire ce travail, je n'avais pas encore éduqué mon B interne. Il était trop exigeant, trop insistant, sans aucune bienveillance à mon égard. À ce propos, une histoire ancienne qui me revient, en association avec l'exercice du B muet : j'étais toute jeune enseignante au lycée de Corbeil, dans les années 70. J'avais une classe de terminale math-techno, rares étaient les parents d'élèves qui venaient voir les professeurs. Un jour, j'avais rendez-vous avec une mère d'élève. Elle m'a dit « vous comprenez, moi, mon fils, je ne peux pas l'aider, je ne suis pas instruite, alors le soir, quand il fait ses devoirs, je m'assied dans sa chambre et je tricote, sans lui parler pour ne pas le distraire, cela ne sert à rien mais il m'a dit que c'était important pour lui que je sois là. Alors, je continue à tricoter à ses côtés. » Je dirais aujourd'hui que

cette maman matérialisait un cadre de travail pour son fils. Et pour ceux qui ont fait le stage, nous avons expérimenté la puissance du dispositif B muet.

Je retiens donc l'importance de se donner un cadre et un temps de travail, et d'installer quelque chose, quelqu'un, qui représentera la présence de l'autre.

Avant Saint Eble

L'été avance, Saint Eble se profile, je commence à m'y préparer, et revient lancinante la question de Pierre.

Je refais une tentative quand passent les versions successives. Tant pis, je renonce et j'accepte de me distinguer et de faire l'originale en n'envoyant rien pour l'ultime version V7. Je l'imprime, je la lis ; depuis juin, j'avais à peine survolé les messages successifs pour ne pas me laisser influencer par les différents témoignages. Et j'emporte à Saint Eble la dernière version de l'effroi et mes petits papiers griffonnés.

À Saint Eble, nous n'en parlons pas. L'effroi reste coincé entre deux pages à la fin de mon cahier de saint Eble.

Retour de saint Eble

Un bruit court, le stage d'auto explicitation est déjà complet. J'avais manifesté mon intention d'y participer le jour même où Pierre en avait parlé en séminaire l'an dernier. Grosse angoisse pendant le trajet de retour dans la voiture quand j'y pense, suis-je vraiment inscrite ? Je le vérifie dès mon retour auprès de Pierre, c'est OK. Cela me donne un élan, je refais une ou deux tentatives avant le séminaire d'octobre pour avoir des matériaux expérimentiels bien à moi, pour témoigner oralement à défaut de l'avoir fait par écrit. Chou blanc, retour à la case de juin. La grosse fatigue est toujours en embuscade sous les poutres, prête à fondre sur moi dès que je pense auto explicitation.

Séminaire du 2 octobre

La version 7 de l'effroi est parue dans *Expliciter* n° 66 d'octobre sous le titre *Effroi, confiance et résistance dans la visée à vide ? Qu'avons-nous appris ?* Je suis contente, je relis attentivement le tout, nous allons en discuter au séminaire et j'attends ce moment avec impatience et curiosité.

Et là, boum, prise(s) de conscience fulgurante(s).

D'abord, Pierre présente le document et nous redit que l'effroi peut se camoufler derrière des « je n'ai pas le temps », « je suis fatiguée », « je n'ai pas envie ». c'était déjà dans l'appel

de juin, une petite phrase entre parenthèses vers la fin du courriel « (N'oubliez pas que cet "effroi" peut se déguiser sous l'apparence d'un "je n'ai pas envie") ». Je n'en avais fait aucun cas. Donc, premier acquis, ma grosse fatigue entre sous ce que Pierre désigne par « effroi ». Bon, il ne fallait pas prendre le mot au pied de la lettre. Et puis, comme cela a été dit par plusieurs d'entre vous au séminaire « Pourquoi une auto explicitation devrait-elle être parfaite ? » ou « Plus tu prends de précautions pour bien faire, plus tu crées les conditions du blocage » ou encore « C'est comme si le fait de nommer l'auto explicitation bloquait le processus ». Je me sens concernée par ces remarques. Et là, bingo, mais c'est bien sûr, des auto explicitations j'en fais sans arrêt. Cette évidence m'éclate à la figure. Depuis quand ? Je ne sais pas, mais depuis si longtemps que j'ai oublié, j'ai commencé dès que j'ai utilisé couramment, au quotidien, l'entretien d'explicitation n'importe où, avec n'importe qui, sur n'importe quel sujet. Quand j'ai eu maintes et maintes fois vérifié la puissance de l'entretien d'explicitation pour les autres, je m'en suis fait pour moi chaque fois que j'en ai eu besoin, comme ça, sans même y prêter attention. Et mieux encore, dans ce que je suis en train d'écrire avec Catherine sur notre histoire professionnelle, j'ai donné des exemples d'auto explicitations, la voiture perdue, les lunettes. Je recopie ici un texte que j'avais écrit, il y a deux ou trois ans, et que j'ai repris au début du mois de septembre, que j'ai retravaillé avec Catherine et qu'elle m'a demandé de compléter pour mettre mieux en évidence les techniques utilisées, ce qui n'est pas encore fait.

« Je vais prendre un exemple personnel et naïf pour éclairer ce propos, sans le détailler autant que l'exigerait l'explicitation : il s'agit de la dernière fois où j'ai cherché mes lunettes parce que je ne savais plus où je les avais mises. Le fait que je ne me souvienne plus de l'endroit où j'ai posé mes lunettes ne signifie pas nécessairement que je souffre de troubles de la mémoire ; certes j'ai vécu ce moment puisque, avant, j'avais mes lunettes et que, maintenant, je ne les ai plus ; le moment où je les ai posées a donc existé ; mais, au moment où je les ai posées, j'étais préoccupée par l'écriture de ce texte, ou par autre chose, je suivais le fil de mes pensées et je n'étais pas présente à ce moment d'action ; je l'ai vécu, mais je ne l'ai pas mémorisé ; au moment où je cherche mes lunettes, je ne sais pas encore que je sais où

elle se trouvent, je ne sais pas que je le sais. Il me faut donc, pour avoir une chance de retrouver mes lunettes, soit passer la maison au peigne fin, soit retrouver le déroulement de mes actions passées entre un moment où j'avais encore mes lunettes et le moment où je me suis aperçue que je ne les avais plus. L'endroit où j'ai posé mes lunettes est une connaissance pré réfléchie que seul un travail spécifique me permettra de porter au niveau de ma conscience réfléchie.

Je saisis un moment où je suis sûre d'avoir mes lunettes sur le nez, je suis assise devant l'ordinateur et je tape ce texte. Oui, et après. Après le téléphone sonne, je décroche. Oui et après. C'est ma fille, je vais m'installer sur la radassière, au soleil, parce que je sais que ce sera long et que je veux être confortablement installée pour ce moment agréable. Oui et après. Après, je vais préparer le repas, je vaque à diverses occupations, je déjeune, et quand je reviens devant l'ordinateur, après le repas, je n'ai plus mes lunettes. Bon, es-tu d'accord pour revenir sur la radassière ? Oui, j'y suis. Comment tu es pendant que tu parles à ta fille ? Je suis bien, à demi allongée, le haut du corps dans les coussins, les jambes repliées, je sens les rayons du soleil sur mon bras gauche et je pose mes lunettes à côté de moi. Et en effet, je retrouve bien mes lunettes sur la radassière.

Je viens de faire une auto explicitation et de dialoguer avec moi-même comme je le ferais avec quelqu'un. Je peux dire que j'ai déclenché, pour moi, un effet de madeleine proustienne à la demande, en utilisant l'accès par le sensoriel et la mise en contexte (où je suis, qu'est-ce que je ressens, qu'est-ce que je vois, qu'est-ce que j'entends). Si je n'avais pas retrouvé les lunettes sur la radassière, j'aurais continué à explorer les autres moments d'action jusqu'au retour devant l'ordinateur. C'est plus efficace que de chercher, dans toute la maison, surtout sans lunettes ! Mais notez bien que si l'information n'a pas été perçue par le sujet, elle ne pourra pas être retrouvée. Si vous allez visiter une exposition de peinture, il se peut que vous n'ayez pas vu le détail d'un tableau particulier. Si vous ne l'avez pas vu pendant la visite, vous ne pourrez pas le retrouver. Mais un détail peut-être vu et oublié, dans ce cas, vous avez des chances de le retrouver, avec un questionneur ayant une bonne technique d'accompagnement ou tout seul si vous pratiquez l'auto explicitation. »

Scripta manent, heureusement, si je ne l'avais pas écrit, dans un état de conscience directe non réfléchi certainement, je ne l'aurais pas cru, je ne me serais pas crue. Et pourtant j'avais bien écrit « Je viens de faire une auto explicitation et de dialoguer avec moi-même comme je le ferais avec quelqu'un » et « tout seul si vous pratiquez l'auto explicitation ». Je l'avais écrit, mais ce n'est pas pour autant que j'avais opéré le réfléchissement de la connaissance que cet écrit m'apportait. Curieuse cette histoire quand même. Il faudra que j'y revienne.

Donc, prise de conscience : j'ai déjà fait des auto explicitations réussies.

J'ai déjà fait des auto explicitations, j'en ai même fait souvent, sur des choses banales du quotidien, poussée par la nécessité, parce que c'était moins fatigant que de chercher. Moins fatigant, bizarre, bizarre, et la grosse fatigue alors, d'où vient-elle ? J'identifie ma croyance limitante : une vraie auto explicitation, c'est pour le GREX, pour en parler en séminaire, pour écrire dessus, pour faire marcher les outils de la psycho phénoménologie. C'est du sérieux. Le reste, c'est du pipi de sansonnet, ce n'est que bagatelles. Un truc que je fais comme ça, spontanément, sans mise en scène, ça ne peut pas être sérieux. C'est un peu comme si je parlais d'un ersatz d'auto explicitation pour ménagère de plus de cinquante ans. Alors que décrire une auto explicitation pour en faire un papier dans *Expliciter*, c'est une autre affaire !

Et puis ces auto explicitations du quotidien, je les fais en marchant, je les fais en faisant autre chose. Pas devant l'ordinateur. Je n'ai aucune intention d'en garder trace et de les retravailler. Je ne vise que le contenu, je ne me demande pas comment je m'y prends pour le faire, et si je suis bien mon flux, quelles sont mes co-identités présentes et quels revirements j'ai fait. Je me contente de regarder le film sans me préoccuper de traquer les techniques du metteur en scène. Le seul enjeu de ces auto explicitations est de retrouver ce que j'ai perdu ou ce que j'ai oublié. Quand je ne retrouve pas tout de suite, je ne me lance aucun défi, c'est bon, laisse-le de côté, laisse-le travailler à bas bruit, ça reviendra quand ça reviendra. Et je sais que ça reviendra, comme lorsque j'ai un mot au bout de la langue. Je sais qu'il ne faut pas que je cherche à tout prix à le retrouver, que je dois me laisser faire. Cela revient toujours au bout d'un temps plus ou moins long.

C'est drôlement utile pour moi ce que je viens

de trouver et cela pourrait peut-être servir de situation ressource. Oui, mais c'est encore bien fatigant de penser à tout cela.

Dans le train du retour du séminaire, suivant le conseil de Nadine, je me propose de chercher ce qui se cache derrière la grosse fatigue. C'est le sentiment que je dois faire quelque chose que je trouve très difficile et pour laquelle je ne me sens pas prête, qu'il faudra relire et travailler beaucoup de numéros d'*Expliciter* car je ne maîtrise pas tous les mots de la psycho phénoménologie pour décrire mes vécus, que je manque de méthode pour diriger mon attention et mon travail. Cela, ce n'est pas une croyance limitante, c'est de la lucidité, il me faudra donc beaucoup lire, travailler, réfléchir, en ai-je vraiment envie ? Suis-je prête à y passer tout le temps nécessaire ? S'ajoute à cela la difficulté de l'écriture directe à l'ordinateur, indispensable vu le désordre dans mes petites notes manuscrites. Et puis ce que j'en ai déjà entrevu, ce que je subodore après plusieurs lectures du dessin d'un vécu de Pierre et des textes de Francis et de Frédéric, est d'une telle complexité. Il me faudra beaucoup de travail, de persévérance, de patience pour le décrire. Non je ne suis pas à la hauteur, c'est trop fort pour moi. Et pourtant, en écrivant cela, j'avais une petite voix par derrière qui me disait, quand tu veux vraiment, tu y arrives, tu peux au moins essayer au lieu de baisser les bras avant même d'avoir commencé. Néanmoins, le nombre quasi infini et la complexité des couches, des temporalités, des catégories de l'auto explicitation m'effraie. Effraie, tu as bien dit effraie, effraie, effroi, tiens, cela me rappelle quelque chose.

Je ne vais pas au-delà de ces remarques plutôt rationalisantes.

Retour du séminaire d'Octobre

Je refais une tentative pour un article dans *Expliciter* de décembre. Non pas pour décrire, dessiner un vécu, seulement pour évoquer mes notes de juin, raconter ma prise de conscience du séminaire et développer un peu ce que j'ai dit oralement. J'essaie encore de me mettre en auto explicitation, forte de mes situations ressources trouvées. La grosse fatigue revient.

Quand je m'installe donc de nouveau pour une auto explicitation, tout ce qui s'est passé, tout ce que j'ai engrangé, tout ce que je croyais avoir compris et noté à mon retour du séminaire, tout cela ne sert à rien. Ou bien je suis en pilote automatique et je m'auto explicite dans la quotidien, sans penser à l'écriture, ou bien je

m'installe et la grosse fatigue me retombe dessus.

Ce que je peux dire de plus après le stage
Je ne me suis pas autorisée à sortir du cadre où je me suis coincée toute seule, la croyance limitante est toujours active. Mon auto-recaillage conceptuel, déclaratif, n'a pas eu d'effet, je suis restée au niveau des mots et des intentions, et je suis retombée dans l'ornière. Je garde mon échec pour moi et je ne téléphone même pas à Pierre pour lui dire que je n'ai pas écrit ce que j'avais promis d'écrire (c'est-à-dire ce que j'avais dit au séminaire, il aurait suffi de le retrouver et de le mettre en forme, je ne l'écris pas parce que je pense que c'est pauvre, peu intéressant).

Dans mes notes du 2 octobre, je retrouve une intervention de Pierre : « en auto explicitation je laisse venir et émerger, et je crée les catégories nécessaires à la description. Il faut constituer une réalité que personne n'a décrite ».

Tiens cela me fait penser à l'utilisation du langage et de l'écriture symbolique dans une classe de mathématiques. Il me paraît important de proposer aux élèves de travailler sur un problème de mathématique, en classe, et d'en parler ensuite. Mais en parler comment ? Si je leur permets d'en parler tout simplement avec les mots qui viennent comme ils viennent - là, il faut avouer qu'avoir un outil comme l'entretien d'explicitation, cela aide pas mal - alors je les autorise à dissocier le temps du travail mathématique du temps de la rédaction du produit de ce travail. Laisser faire le travail de la pensée, trouver les mots pour le dire ensuite, vérifier que tout le monde est d'accord sur les résultats trouvés, et seulement dans un troisième temps aborder le travail de rédaction dans le langage mathématique conventionnel et partagé par les pratiquants de mathématiques. Le discours mathématique ne sort pas de la tête des enfants, tout armé et cuirassé comme Athéna de la cuisse de Zeus ! Parmi les élèves qui ont accepté ce mode de travail, plusieurs m'ont dit qu'ils n'avaient pas (plus) peur en classe de mathématiques. Peur, effroi ?

Il faudra que j'approfondisse cette comparaison ; elle pourrait être une ressource pour mes auto explicitations. Pour le moment, je retiens que le dessin d'un vécu ne pourra jamais sortir de ma tête, tout armé et cuirassé comme Athéna de la cuisse de Zeus. La métaphore me suffit pour le moment.

Avant le stage

Je me mets en attente, je sais que la médiation

du stage va opérer, c'est une bonne croyance, elle a une base expérientielle, peut-être est-ce déjà une intention éveillante, je pense au stage, je l'organise matériellement, je réserve ma chambre d'hôtel, je prends mon billet de train, j'en parle autour de moi, je n'essaie pas de remplir le mot « stage d'auto explicitation », ni intuitivement, ni conceptuellement, je laisse filer et ce qui vient, ce sont des images de retour en grand groupe, des visages, finalement des esquisses de remplissement que je ne stimule pas. Je sais juste que dans le cadre du stage, ma grosse fatigue se dégonflera comme une baudruche, je sais qu'il y a de la croyance limitante dans l'air. Et puis, comme pour le mot sur le bout de la langue, je laisse de côté, je sais que cela travaille et que cela reviendra à un moment inattendu pour moi. Je pense juste que ce sera un peu la même chose. Je mets tout de côté, le remplissement du stage, la grosse fatigue, mes papiers épars, mon petit bout de fichier.

Je me prépare à accueillir l'inattendu.

Comme dans le temps de préparation d'un cours, quand je me prépare à improviser.

Le stage

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails du stage aujourd'hui. Mon but est seulement de pointer quelques effets du stage pour moi et de poser ici quelques remarques. Sans être exhaustive. Et un peu vrac. Je veux retenir :

Nous pouvions apporter notre ordinateur dans le stage, cela m'a permis de m'autoriser à taper directement sur le clavier mes auto explicitations successives, et sans peine. Il ne me reste plus qu'à conserver et entretenir cette nouvelle compétence.

Il y a eu des découvertes et il y a eu du réfléchissement sur des choses que je savais, mais que je ne savais pas que je savais, en tout cas dont je ne me servais pas (comme pour mes auto explicitations du quotidien). J'ai trouvé des points de jonction avec d'autres domaines de mes activités. Des ressources que je ne prends pas la peine de nommer. Comme si j'avais dans ma boîte à outils conceptuels des outils complètement transparents, donc impossibles à localiser, à nommer, à recenser et à utiliser.

Se fixer un temps un cadre, un temps limité, c'est fondamental. C'est comme pour le travail que je fais avec Catherine, depuis septembre, nous nous fixons une date limite avec laquelle je suis d'accord, et je la respecte, enfin presque. Souvent je termine dans l'urgence, mais

c'est productif. L'an dernier, nous ne le faisons pas et le travail n'avancait pas. Pour la description d'un vécu c'est la même chose, c'est moi qui me fixe le cadre, et ça marche maintenant que j'ai travaillé les croyances limitantes qui m'ont bloquée tout l'été. Une intention éveillante ne me suffit pas.

Je retiens donc l'importance du cadre du stage, un vrai stage, et du rôle de Pierre clairement installé comme animateur. Rien à voir avec les situations de co-recherche de Saint Eble.

J'ai rencontré des co-identités, des déjà-connées et des encore-inconnues, et j'ai fait du travail sur moi, ce qui n'était pas le but du stage, quoique ; pour apprendre à quelqu'un à faire quelque chose, il faut bien l'aider à lever les obstacles.

Pendant le stage, j'ai travaillé sur une seule situation mais sur plusieurs facettes de cette situation. En reprenant mes notes, il apparaît que j'ai peut-être fait une expérience de sens se faisant à partir d'un geste associé à une idée graine. C'est à reprendre et à retravailler. Le stage m'a permis de me créer des situations de référence. Il y en a une ou (plusieurs) dans ce que j'ai produit pendant le stage, et je n'ai pas fini de l'explorer. Dans cette situation, il y a une enveloppe de confiance liée au stage, à Pierre, au GREX, et à vous tous. Il y a un ancrage de confiance dont j'ai cherché à déplier le sens. Ce que j'y ai trouvé est trop chargé d'émotion et trop intime pour que je puisse le décrire ici mais cela me permet de lire autrement les descriptions de vécus de Pierre et la citation de Richir du numéro 47, *Expliciter* décembre 2002.

Donc, je relis des articles dans *Expliciter*, leur goût nouveau vient de tous les remplissements expérientiels déclenchés par leur lecture. Est-ce que j'ai fait une expérience de sens se faisant pendant le stage ? Je ne sais pas. Il reste à bien le vérifier. Mais peut-être.

J'ai passé beaucoup de temps à relire les articles sur le sens se faisant et la citation de Richir qui ont maintenant changé de saveur, je lis tout cela autrement, je m'arrête pour faire des remplissements intuitifs de certaines phrases comme « quelque chose à la recherche de quoi nous partons, parce que nous ne le possédons pas déjà, et que nous ne comprendrons qu'en le disant, en le déployant dans le temps ». Ou « cette idée requiert précisément de nous d'être dite, déployée, pour que nous sachions ce qu'elle est », et toute la description « du double mouvement de va et vient du passé dans le fu-

tur et du futur dans le passé ». Pour ne pas citer tout l'extrait, je retiendrai encore que, dans le mouvement du sens se faisant, la pensée va pour ainsi dire « plus vite » qu'elle-même en anticipant son futur, et « plus lentement » qu'elle-même, en se surveillant. Maintenant, ça me parle.

Et j'ai trouvé que la situation d'auto explicitation possède un énorme avantage : elle me laisse tout le temps dont j'ai besoin pour trouver le mot juste, pour vérifier sa congruence avec ce qu'il doit décrire. Mais pendant les vérifications, d'autres idées apparaissent. Cet avantage est donc assorti d'une grosse difficulté : comment trier dans le flux, il y a trop de choses, je ne peux pas tout saisir, quels sont mes critères pour saisir ou laisser filer ? Et dans quel ordre de priorité ? Quand une idée passe, je ne peux pas, je ne sais pas, évaluer sa pertinence par rapport au but que je poursuis.

J'ai rencontré la difficulté de décrire des temporalités qui s'enchevêtrent dans le vécu à décrire, plus la difficulté matérielle de noter la succession des vagues successives de l'auto explicitation, ce qui a donné du sens à la méthodologie exposée par Pierre dans le numéro 62, *Expliciter* novembre 2005. Je lis cet article autrement que la première fois. Chaque fois que Pierre parle de méthodologie, c'est la même chose, j'ai toujours quelques années de retard.

Plusieurs buts peuvent être assignés à la description d'un vécu : retrouver le contenu. Sur ce point, pas de problème. Le décrire, ça va encore, si j'évite de me fabriquer un défi de mémoire. Il me reste à apprendre à décrire mon activité noétique, à décrire un sens se faisant, à débusquer les co-identités à l'œuvre, mais je ne vais pas citer tout ce qui est dans le numéro 62 ? D'autant plus que j'ai une réelle difficulté à intégrer toutes ces catégories et que je ne sais pas toujours vers quoi diriger mon attention. C'est difficile. Et c'est sans fin, je l'ai expérimenté aussi. Et puis, comme je l'ai déjà dit, j'aime mieux regarder le film que traquer la technique du metteur en scène. Et je n'ai pas encore réussi à répondre à la question : qui regarde le film et qui pourrait regarder le travail du metteur en scène ? Il faudra bien que je la trouve celle-là. Dans l'apostille du *Nom de la rose*, et dans le paragraphe de cette apostille *Raconter le processus* Umberto Eco écrit « Certes l'auteur ne doit pas interpréter [pour ne pas gêner le cheminement du texte]. Mais il peut raconter pourquoi et comment il a écrit.

Les essais de poésie ne servent pas toujours à comprendre l'œuvre qui les a inspirés, mais ils servent à comprendre comment on résout ce problème technique qu'est la production d'une œuvre ». Il faut que je trouve la co-identité qui me permettra de résoudre et de décrire ce problème technique qu'est la production de la description d'un vécu. Mais il reste toujours la question : dans la description de la production de la description d'un vécu, qu'est-ce qui m'intéresse, qu'est-ce qui est pertinent ? Pour qui ? Pour moi ? Pour vous ?

Se demander, cela je savais déjà le faire, mais j'ai appris à me demander gentiment, à être plus douce avec moi-même et c'est bon. Mon B interne est encore trop directif, il faut que je lui demande de faire preuve envers moi d'un peu plus de bienveillance. Sa formation n'est pas terminée. Il est encore trop exigeant. Il ne respecte pas assez mon flux, mon rythme, ma vitesse de mise en mots et d'écriture.

Il faut donc se construire un B interne comme Eco construit son lecteur dans les cent premières pages de son roman *Le nom de la rose*. Dans le paragraphe *Construire le lecteur* de son apostille, il explique « ... que l'on croit s'adresser à un public qui est là, devant la porte, prêt à payer, ou que l'on se propose d'écrire pour un lecteur à venir, écrire, c'est construire, à travers le texte, son propre modèle de lecteur. Que signifie penser à un lecteur capable de surmonter l'écueil pénitentiel des cent premières pages. Cela veut exactement dire écrire cent pages dans le but de construire un lecteur adéquat pour celles qui suivront. ... [L'écrivain] veut révéler à son public ce que celui-ci devrait vouloir, même s'il ne le sait pas. Il veut révéler le lecteur à lui-même. ».

Pour nous, la construction du B interne ; pour Eco, la construction du lecteur (une différence, car le lecteur est une autre personne qu'Umberto Eco) ; dans le groupe CESAME de Nice, la construction d'un autrui intériorisé pour l'étudiant en mathématique. J'ai envie de noter cela même si je ne sais qu'en faire maintenant.

Et je retiens que le stage m'a permis de bien vérifier et de déplier un peu la congruence de mon travail dans le GREX avec celui du groupe de Nice et avec ma vie personnelle. Et c'est bon.

Après le stage

Le chemin à parcourir m'apparaît bien plus long et escarpé après le stage que celui que je

ne voyais pas avant le stage, je me suis mise au travail, un peu, car j'ai un autre fer au feu, et il y a eu les fêtes. Mais le GREX est un contenant merveilleux.

Au moment de m'arrêter, provisoirement je l'espère, s'impose à moi l'idée que j'avais besoin du cadre que vous formez pour poser ce texte, pour entreprendre ce travail et que, cette première couche, il me fallait la déposer là, dans un Expliciter comme une autorisation pour moi de continuer et d'aller plus loin avec vous, au sein du GREX.

Et la dernière image qui me vient pour illustrer ces petites histoires d'auto explicitation, c'est l'image des captifs de Michel-Ange, dans la galerie de l'Académie à Florence. Je retrouve la force de mon émotion le jour où je les ai vus pour la première fois. Ils sont encore dans leur bloc de marbre, ils ne sont pas finis, ils émergent seulement, et même si le travail qu'il faudrait encore faire pour les libérer de leur bloc est immense, ce qui peut s'en voir est beau, puissant et fascinant.

